

VIVES ATTAQUES ALLEMANDES EN CHAMPAGNE

# EXCELSIOR

9<sup>e</sup> Année. — N° 2.664. — 10 centimes. — Etranger : 20 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLEON.



MEMORIAL  
MADRID

Samedi  
2  
MARS

RÉDACTION & ADMINISTRATION  
20, rue d'Enghien, 20 — PARIS (X<sup>e</sup>)  
Téléphone : Gutenberg 0273 - 0275 - 15.00  
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS  
TARIF DES ABONNEMENTS :  
France... 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.  
Etranger... 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.  
PUBLICITÉ : 11, B<sup>is</sup> des Italiens. — Tél. : Cent. 80-88  
"PIERRE LAFITTE, FONDATEUR"

## UNE NOUVELLE AFFAIRE D'INTELLIGENCES AVEC L'ENNEMI



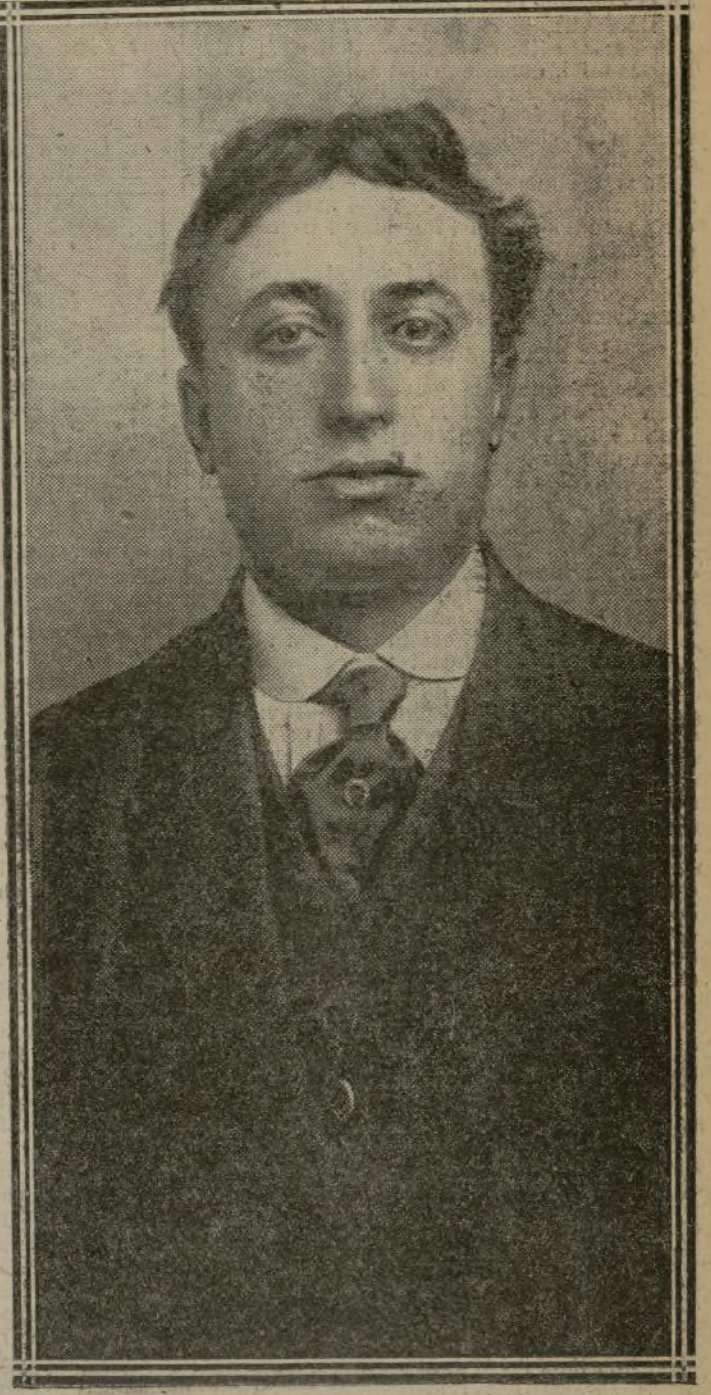
M<sup>lle</sup> SUZY DEPSY

Nous avons donné, hier matin, à mots couverts et succinctement, le récit des faits qui, aujourd'hui, deviennent publics. La censure est intervenue; nos lecteurs s'en sont aperçus!... L' "affaire de Dijon", dont nous parlions, a trait à des "intelligences avec l'ennemi". C'est dans le chef-lieu de la Côte-d'Or qu'elle a été découverte, et le gouver-



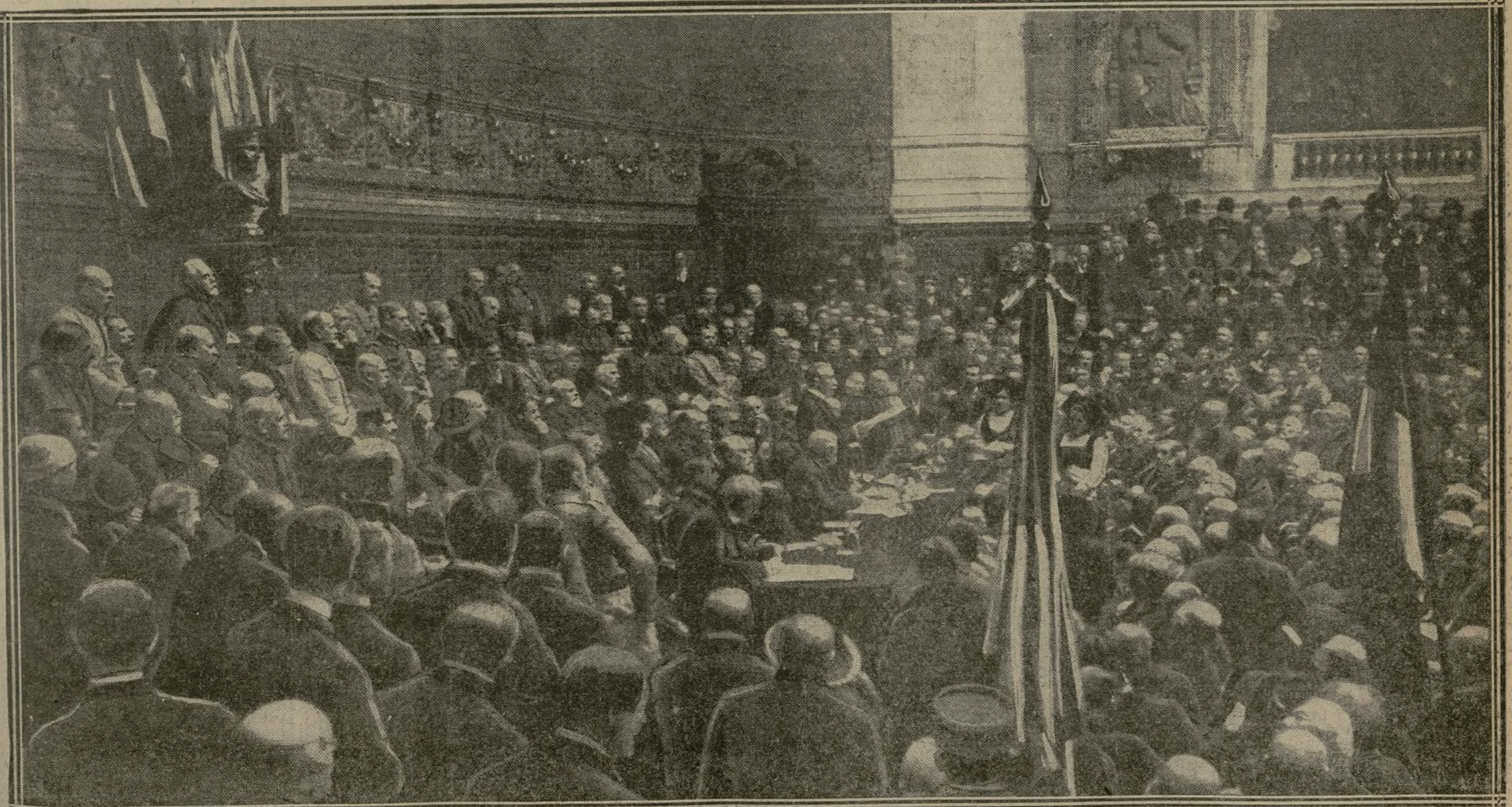
M. GUILLIER PHOTOGRAPHIE AVEC LE BOXEUR SAM MAC VEA

nement militaire de Paris vient d'en saisir le 3<sup>e</sup> conseil de guerre. Cinq personnes sont arrêtées : une artiste dramatique, M<sup>lle</sup> Suzy Depsy; son mari, nommé Guillier, orthopédiste et... manager de boxeurs; Maurice Tremblez, employé de la banque Dupont et Furlaud et châtelain breton; Louis Brodier, comptable, et Henri Jay, antiquaire à Dijon.



M. EMILE GUILLIER

## LE 47<sup>e</sup> ANNIVERSAIRE DE LA PROTESTATION DE L'ALSACE-LORRAINE



LE DISCOURS DE M. PAUL DESCHANEL A LA SORBONNE. — A LA DROITE DU PRÉSIDENT DE LA CHAMBRE EST ASSIS M. STEPHEN PICHON

Le 1<sup>er</sup> mars 1871 — il y avait hier quarante-sept ans — l'Assemblée nationale entendait, à Bordeaux, la protestation des représentants de l'Alsace et de la Lorraine, arrachées à la France. C'est l'anniversaire de cette protestation que célébrait hier, pieuse-

ment, la France entière. A Paris, c'est en Sorbonne, au milieu d'une foule émue, que s'est déroulée la cérémonie. On y a entendu un discours de M. Pichon qui a apporté des révélations troublantes sur l'attitude de l'Allemagne à la veille de la guerre actuelle.



## M. PICHON révéla hier deux faits historiques

L'un confirme que l'Alsace-Lorraine est bien française. D'après l'autre, il nous fallait, en 1914, soit nous battre, soit donner aux Allemands les gages de Toul et de Verdun.

Hier a été célébré solennellement dans toute la France l'anniversaire de la protestation que les représentants de l'Alsace et de la Lorraine firent entendre à l'Assemblée de Bordeaux, le 1<sup>er</sup> mars 1871.

A Paris, cette commémoration s'est faite l'après-midi, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, en présence de M. Raymond Poincaré, président de la République, et sous la présidence de M. Stéphen Pichon, sénateur, ministre des Affaires étrangères.

Tous les membres du gouvernement, de nombreux sénateurs et députés assistaient à cette cérémonie, ainsi que Mgr l'archevêque de Paris, MM. l'abbé Wetterlé et Blumenreich, anciens députés protestataires au Reichstag, et les maires des villages alsaciens-lorrains reconquis.

### Le discours de M. Pichon

Parlant au nom du gouvernement, M. Stéphen Pichon évoqua la double protestation d'Emile Keller et de Jules Grosjean. Il affirma que les sentiments français des Alsaciens-Lorrains sont aussi vivaces qu'il y a quarante-sept ans.

Il s'indigna des paroles du chancelier Hertling relatives à l'Alsace et à la Lorraine « pays purement allemands » et les réfuta. Il invoqua le témoignage du roi de Prusse, grand-père de Guillaume II, qui, dans une lettre adressée, le 26 octobre 1870, à l'impératrice Eugénie, déclarait :

« Après avoir fait d'immenses sacrifices pour sa défense, l'Allemagne veut être assurée que la guerre prochaine la trouvera mieux préparée à repousser l'agression sur laquelle nous pouvons compter aussi-tôt que la France aura réparé ses forces et gagné des alliés. C'est cette triste considération seule, et non le désir d'agrandir une patrie dont le territoire est assez grand, qui me force à insister sur des concessions de territoires qui n'ont d'autre but que de reculer le point de départ des armées françaises qui, à l'avenir, viendront nous attaquer. »

Et M. Pichon souligna que le roi de Prusse ne voulait pas s'emparer de nos provinces, parce qu'elles étaient « terres allemandes », mais bien pour garantir le territoire allemand contre une attaque qui viendrait de nous.

— L'Alsace-Lorraine est donc française, proclama M. Pichon, et est demeurée française de cœur et de sentiment, et nos ennemis le savent mieux que personne, eux qui, à la veille de cette effroyable guerre, ont tenté de nous déshonorer.

Et pour le prouver, à la stupéfaction indignée de l'assistance, l'orateur donna connaissance d'une pièce dont les Allemands ne pourront jamais nier l'authenticité, et qui porte la signature de M. de Bethmann-Hollweg, à la date du 31 juillet 1914 :

« On sait, déclara M. Pichon, notamment par une publication officielle faite dans le Livre blanc allemand, que ce jour-là le chancelier d'empire, en chargeant M. de Sehon de nous notifier l'état de danger de guerre vis-à-vis de la Russie, avait invité son ambassadeur à nous demander de rester neutres et à nous imposer pour la réponse un délai de dix-huit heures. Ce qu'on ignore et ce que je révéle, c'est que le télégramme qui contenait ces instructions se terminait par ces mots :

« Si le gouvernement français déclare rester neutre, votre Excellence voudra bien lui déclarer que nous devons, comme garantie pour neutralité, exiger la remise des forteresses de Toul et de Verdun, que nous occuperons et restituons après achèvement de la guerre avec la Russie. La réponse à cette dernière question doit être faite avant samedi, après-midi, quatre heures. »

« Voilà comment l'Allemagne voulait la paix à l'heure où elle déclarait la guerre ; voilà comment elle est sincère en prétendant que nous l'avons contrainte à prendre les armes pour sa défense ; voilà de quel prix elle entendait nous faire payer notre bassesse, si nous avions eu l'infamie de lui livrer la Russie alliée et de renier notre signature comme la Prusse a renié la sienne en déclinant le traité qui garantissait la neutralité de la Belgique. »

Un tonnerre d'applaudissements salua ces déclarations de M. Stéphen Pichon.

### Déclarations de M. Antonin Dubost et de M. Paul Deschanel

M. Antonin Dubost prit la parole au nom du Sénat.

« Ce n'est plus l'heure des regrets, dit-il, c'est celle des résolutions suprêmes et des dernières énergies. L'Alsace-Lorraine demande d'être reprise et non d'être pleurée ! »

La péroraison du président du Sénat souleva les applaudissements :

— L'Alsace prisonnière de la force ne sera délivrée que par la force !

La force prime le droit, a dit son géolier !

La force sauve le droit, répondront ses libérateurs, c'est-à-dire nos soldats !

M. Paul Deschanel vint à son tour, au nom de la Chambre des députés, proclamer que l'Alsace-Lorraine, de tout temps française, doit faire retour à la France.

### Discours de M. Clemenceau

M. Clemenceau, qui fut très acclamé, prononça un discours qui fit sensation et au cours duquel il déclara :

« La revanche est venue en dépit de nous-mêmes. C'est notre ennemi qui nous l'a imposée. Tous les peuples sont debout pour la plus grande idée qui soit : l'établissement d'une justice meilleure parmi les hommes. Et chacun doit comprendre que la première condition en est dans l'indépendance des nations qui sont venues à la vie de l'histoire avec des aspirations de vie supérieure pour toute l'humanité. »

### La lecture de la proclamation

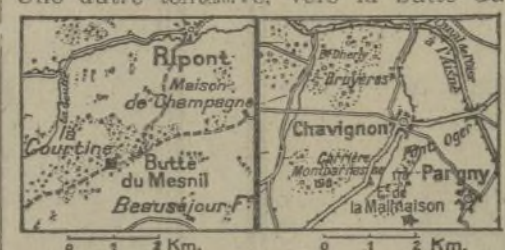
Après deux vibrants discours de M. Maurice Barrès, au nom des Lorrains, et de M. Jules Siegfried, au nom des Alsaciens, M. Henri Welschinger, membre de l'Institut, qui, en sa qualité d'archiviste à l'Assemblée nationale, assista à cette émouvante séance du 1<sup>er</sup> mars 1871, donna lecture de la célèbre et douloureuse protestation des députés alsaciens-lorrains qu'il avait entendue en ce jour mémorable dont il a, en historien fidèle, avant cette lecture, retracé tous les détails poignants.

L'assistance, debout, manifesta son émotion par son attitude et de chaleureux applaudissements.

## ATTAKUES violentes mais locales en Champagne

A l'est de Chavignon, et vers la butte du Mesnil, l'ennemi dirige de vives actions. Les troupes américaines maintiennent leurs lignes et infligent à l'assaillant des pertes sensibles.

Les Allemands ont dirigé des attaques violentes, mais jusqu'ici purement locales, sur quelques points du centre de notre front. La plus importante, menée par deux colonnes, a été lancée à l'est de Chavignon, dans la région que les Allemands ont évacuée à la suite de notre offensive du plateau de la Malmaison. Elle a été complètement repoussée. Une autre tentative, vers la butte du



Mesnil, a repris quelques éléments des tranchées que nous avions enlevées à l'ennemi récemment.

Les Allemands présentent la première de ces actions comme une simple reconnaissance, et passent le reste sous silence. De toute façon il faut se garder d'y chercher la moindre indication ni sur le lieu ni même sur l'époque probable de l'éventuelle offensive allemande du front occidental. — JEAN VILLARS.

14 HEURES. — (Officiel.) — Dans la région à l'est de Chavignon, les Allemands, hier, vers 20 heures, ont lancé, après un violent bombardement, deux colonnes à l'attaque de nos lignes. Un violent combat corps à corps s'est engagé qui s'est terminé à notre avantage. L'ennemi a été refoulé après avoir subi de fortes pertes. Des prisonniers sont restés entre nos mains.

Une autre tentative sur nos petits postes au sud-est de Corbeny n'a pas eu plus de succès. Pendant la nuit, l'activité des deux artilleries s'est maintenue très vive dans toute la région de Craonne, entre la Miette et l'Aisne et dans le secteur de Reims.

L'hopital civil de Reims a été incendié et bombardé systématiquement pendant l'incendie.

En Champagne, la nuit a été également marquée par des séries de bombardements de nos premières lignes, notamment dans la région des Monts, de part et d'autre de la Suippe et vers la Butte du Mesnil. Ce matin, une très vive attaque ennemie déclenchée sur nos nouvelles positions au sud-ouest de la Butte du Mesnil a été brisée par nos feux et refoulée, sauf en un point où les Allemands ont pris pied dans nos éléments avancés. Vers la même heure, à l'est de la Suippe, un fort coup de main ennemi a subi un échec complet.

En Argonne, rencontres de patrouilles. Nous avons fait des prisonniers.

En Woëvre, assez grande activité de l'artillerie vers la fin de la nuit dans les secteurs de Regnièvre et de Remenauville.

Nuit calme sur le reste du front.

23 HEURES. — (Officiel.) — Au cours de la journée, la lutte d'artillerie a pris un caractère d'assez grande intensité dans la région au nord et au nord-ouest de Reims, ainsi qu'en Champagne, principalement dans la région des Monts, vers Tahure, et de part et d'autre de la Suippe.

Au sud-ouest de la Butte du Mesnil, les Allemands, après avoir été chassés par nos contre-attaques des points où ils avaient pénétré ce matin, sont revenus à l'assaut avec des forces nouvelles. Après plusieurs tentatives infructueuses qui leur ont valu de lourdes pertes, ils sont parvenus à reprendre pied dans une partie des positions que nous avions conquises le 13 février.

Sur la rive droite de la Meuse et en Woëvre, l'ennemi a bombardé violemment nos premières lignes sur le front Beaumont-Bois Le Chaume, ainsi que dans la région de Seicheprey, où un fort coup de main ennemi a été repoussé et nous a donné quelques prisonniers.

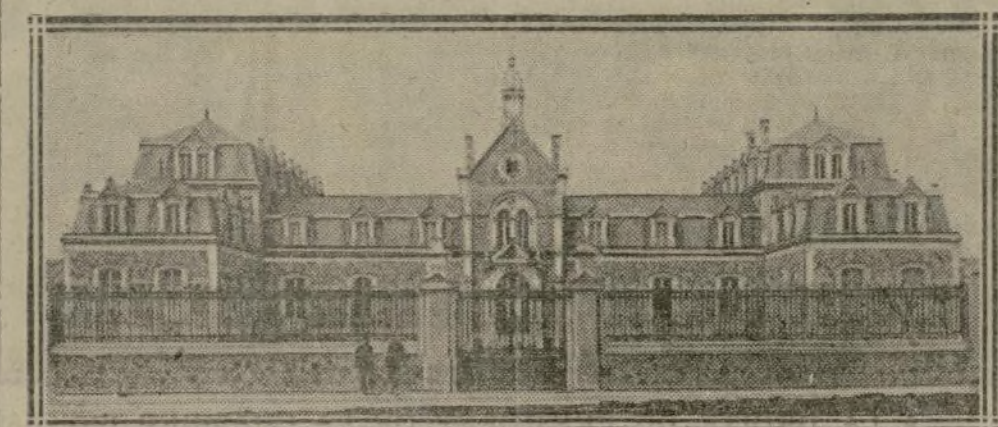
Sur deux des points attaqués par l'ennemi au cours de la nuit dernière et aujourd'hui, les troupes allemandes spécialisées dans les raids se sont heurtées à des éléments d'infanterie américaine.

Nos alliés ont partout maintenu leur ligne intacte en infligeant à l'assaillant des pertes sensibles et lui faisant sur chacun des points des prisonniers.

### Un avion français fait une reconnaissance jusqu'à Marienburg

(OFFICIEL.) — Le 28 février, un de nos équipages a effectué une reconnaissance photographique jusqu'à Marienburg, à plus de 80 kilomètres de l'intérieur des lignes ennemies.

## LES ALLEMANDS BOMBARDENT L'HOPITAL CIVIL DE REIMS



VUE D'ENSEMBLE DE LA FAÇADE DE L'ÉTABLISSEMENT

Le communiqué français annonce que l'hôpital civil de Reims a été incendié par les Allemands et bombardé systématiquement pendant l'incendie par l'artillerie ennemie.

# UNE NOUVELLE AFFAIRE D'INTELLIGENCES AVEC L'ENNEMI

## CINQ PERSONNES SONT ARRÊTÉES :

Suzy Depsy, artiste dramatique ; Emile Guillier, orthopédiste et manager de boxe ; Marcel Tremblez, employé de banque ; Louis Brodier, comptable à Paris ; Henry Jay, antiquaire à Dijon.

Cinq arrestations hier.

On les prévoyait depuis plusieurs jours déjà. Ici, nous interrogeons chaque soir la censure pour savoir si nous étions autorisés à donner sur cette nouvelle affaire les renseignements que nous possédions.

Et le veto n'a été levé qu'hier, un blanc nous ayant puni, dans notre précédent numéro, d'avoir voulu commencer des révélations maintenant officielles.

Le 3<sup>e</sup> conseil de guerre de Paris est donc saisi d'une nouvelle affaire d'intelligences et de complicité avec l'ennemi, dont l'origine fut découverte à Dijon, d'où M. Aupécle, juge d'instruction, émit le mandat d'arrêt contre les inculpés.

Quatre hommes et une femme sont arrêtés. Ce sont :

Marcel Tremblez, employé de banque à Paris ; Louis Brodier, comptable à Paris ; Henri Jay, antiquaire à Dijon ; Emile Guillier, orthopédiste à Paris, et enfin la femme de ce dernier, artiste connue dans le monde des théâtres sous le nom de Suzy Depsy.

Ils sont tous inculpés d'intelligences avec l'ennemi et de commerce, relations avec des agents de l'Allemagne, par intermédiaires ou non.

Le capitaine Bouchardon, assisté de son nouvel auxiliaire, le lieutenant Gazier, a procédé hier à un interrogatoire rapide, puis signa des mandats de dépôt, à la suite desquels Suzy Depsy a été incarcérée au Dépôt, cellule n° 9, où elle est encore. Tous les autres furent dirigés sur la Santé, sauf l'antiquaire Jay, encore à Dijon, et qui sera transféré à Paris dès que le Parquet de Dijon sera dessaisi de l'affaire, ce qui ne saurait tarder.

MM. Priolo et Daru ont perquisitionné hier aux domiciles des inculpés. Une perquisition a été également faite chez Jay, à Dijon.

### SUZY DEPSY

La vedette féminine de cette affaire, à cause de sa situation théâtrale, est Mlle Suzy Depsy, qui créa, au théâtre Sarah-Bernhardt, dans les Nouveaux Riches, le rôle de Blanche Delorme.

Suzy Depsy est née Suzanne Lechevallier, il y a quelque vingt-huit ans. Elle vécut longtemps à Dieppe, où elle étudia le chant et prit le goût du théâtre dans des comédies de salon. Elle joua ensuite pour des œuvres de bienfaisance, dans des troupes d'amateurs et vint à Paris, où elle débuta à la Renaissance, dans les Roses rouges, de Romani Colos. On la vit aux Variétés, au Gymnase, à la Cigale. Elle fut comédienne dans la revue : A la Française, de Lucien Boyer, et elle revint au théâtre avec les Nouveaux Riches qu'elle joua près de trois fois sans une interruption.

Ses amies de scène disent d'elle qu'elle était une excellente camarade, toujours de bonne humeur, aimant son métier, les planches, le public.

À la ville, c'était une Parisienne élégante. Signe particulier : très instruite.

Beaucoup de ceux qui étaient en relations avec elle ne la savaient pas mariée à Emile Guillier, et la croyaient l'amie intime de Tremblez.

### Un singulier commerce

On nous avait dit que le célèbre mime Georges Wague pourrait nous donner des précisions touchant Suzy Depsy. Il nous a simplement indiqué où nous pourrions les obtenir.

Nous nous sommes renseignés. Suzy Depsy habitait 48, avenue Charles-Floquet. Elle n'occupa d'abord qu'un appartement au sixième. Elle loua, ensuite, l'entresol, qui eut une destination particulière. M. Guillier, mari de Suzy Depsy, l'habitait toutes les fois que sa présence au sixième n'était pas absolument indispensable. M. Guillier avait toutes les discrétions.

Cependant le ménage se livrait à un singulier commerce. C'était la fin de 1914, le début de 1915. Chaque jour, des camions apportaient à Suzy Depsy des stocks de conserves, de sucre, de café, voire même de godillots à clous ! Le service était si régulier que l'ascenseur dut être mobilisé. Et les locataires de l'immeuble trouvèrent à l'unanimité le ménage encombrant.

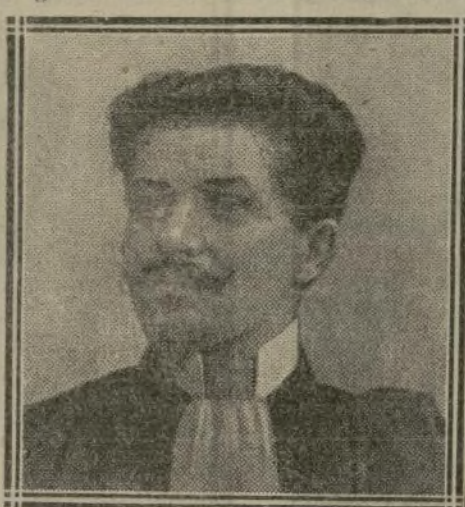
D'ailleurs, les fêtes, au sixième, se multipliaient. Les réceptions étaient aussi nombreuses que brillantes. La nuit, on chantait un peu trop fort dans une maison où, comme dans toutes les maisons de France, des peines veillent. Et les camions arrivaient toujours. Deux plaintes en vol furent portées contre Suzy Depsy. Une enquête eut lieu qui n'aboutit pas. Un détail savoureux : un jour, c'était en 1915, lorsque les premiers zeppelins vinrent visiter Paris, Suzy Depsy dégringola de son sixième, en pyjama, les cheveux fous. Son

mari la rejoignit et eut ce mot : « Brr... quand j'ai entendu tout ce bruit, j'ai cru qu'on venait m'arrêter !... »

Le dimanche qui précéda la véritable arrestation, Suzy Depsy avait donné une fête, qui fut plus joyeuse et plus bruyante que les précédentes. Son mari n'y assistait pas.

### EMILE GUILLIER

Emile Guillier était bien connu du public des générales et du monde des théâtres qu'il fréquentait assidûment. Par « bien connu » il faut entendre que c'était une de ces physionomies familières dont peu de personnes connaissent le nom. Il était d'autant plus remarquable que c'est un homme à la haute stature, à la carrure forte, au cou si puissant que le large faux-col semblait dissimuler un commencement de goitre. Guillier semblait taciturne. Ja-



M<sup>e</sup> LUCIEN LEDUC  
avocat de Suzy Depsy et de Guillier

mais sa femme, qui était Suzy Depsy, ne l'accompagnait. Sa vie mystérieuse était en partie double... ou triple.

Né à Dijon en 1880, Guillier vint à Paris où il exerça la profession de pharmacien, jusqu'au jour où il eut maille à partir avec la justice. Il avait été impliqué dans une affaire de stupéfiants. Il se maria alors au monde du « ring » et devint successivement manager de Sam Mac Vea, avec lequel il eut un procès ; de Régnier, dit de Pontbriant, fils du professeur de jiu-jitsu, puis de Marcel Thomas. A cette époque, on le vit souvent à la salle Maingnet. Il s'y faisait même adresser son courrier. Mais, un jour, M. Maingnet l'invita à recevoir ailleurs sa correspondance.

La guerre vint. Guillier fut mobilisé comme automobiliste, puis réformé temporairement. Depuis trois ans il faisait partie du personnel de la Manufacture française d'orthopédie Durand et Boyer, 83, rue de la Mare, à Belleville, manufacture travaillant pour l'armée et dirigée par M. Besombe. Il voyageait pour cette maison, faisant des livraisons hebdomadaires aux centres hospitaliers de Clermont-Ferrand et de Rennes. Il avait 400 francs d'appointements par mois.

### MARCEL TREMBLEZ

Propriétaire, agriculteur en Bretagne, à Guilly-en-Moellan, Marcel Tremblez est un robuste gaillard âgé de trente-sept ans, qui vivait fort retiré dans son manoir de Guilly, long bâtiment de briques flanqué de vieilles tours et situé tout près de la mer.

C'est là qu'il était venu se fixer en juillet 1916 avec sa femme, fille de M. Dupont, directeur de la banque bien connue Dupont et Fauriol. Il avait un petit garçon de quatre ans.

Le châtelain était connu dans le pays comme un personnage peu communicatif. Il se disait réformé et se livrait à de grands travaux agricoles pour lesquels il utilisait la main-d'œuvre des prisonniers allemands.

Dans sa vie solitaire et d'apparence irréprochable, un détail suscitait des réflexions dans le pays : c'étaient les randonnées nocturnes qu'il effectuait tout seul en automobile et vers des buts inconnus.

On disait dans la région et on établissait des rapprochements entre ces voyages mystérieux et des renseignements donnés à des équipages de sous-marins allemands qui, ainsi qu'on avait été avisé l'autorité militaire, avaient trouvé à se ravitailler sur la côte bretonne. Mais ceci ne constitue que des suppositions.

L'arrestation fut opérée par des inspecteurs de la Sûreté générale qui se présentèrent au château vendredi matin et annoncèrent à Tremblez le but de leur visite.

Pendant qu'on le tenait en surveillance, des perquisitions étaient faites dans le château qui furent, paraît-il, fructueuses.

À Paris, les époux Tremblez habitaient, dans leurs rares séjours, un appartement de 10.000 francs au quatrième étage de la rue Octave-Faurel, n° 1.

Les renseignements recueillis sur Tremblez, Parisien, sont différents de ceux que nous donnons plus haut sur Tremblez, châtelain. Il passait, dans le monde où l'on s'amuse, pour mener une vie de jeu et de dissipation.

Le riche banquier Dupont, son beau-père, avait dû souvent intervenir pour payer des dettes urgentes.

Bien entendu, Tremblez avait fait de fréquents voyages en Suisse où, disait-il, il traitait de bonnes affaires.

Mme Tremblez, qui était au courant de la conduite de son mari, avait voulu divorcer. Elle revint sur cette décision le jour où elle apprit l'arrestation de son mari, qu'elle se refuse à croire coupable.

### LOUIS BRODIER

Nous avons été reçu, hier, par M<sup>e</sup> Marcel Vinçon, avocat à la Cour de Paris, défenseur de Louis Brodier, et voici les déclarations qu'il nous a faites :

— M. Louis-Ernest Brodier est mon client depuis plus de dix ans. Bien entendu, jusqu'à ce jour, je n'ai eu à m'occuper que de ses causes civiles, et c'est la première fois qu'il fait appel à moi pour un procès pénal. Dans la grande administration où il était caissier avant la guerre, et qu'il a quittée à l'ouverture des hostilités, il maniait des fonds considérables et était largement rétribué. Il fut en outre, toujours avant la guerre, directeur du casino de Granville. Il vivait donc dans l'aisance.

« A mon avis, Brodier n'a joué dans cette affaire que le rôle d'un simple comparse. »

### Chez M<sup>me</sup> Brodier

Au domicile de Louis Brodier, où nous nous sommes rendu ensuite, nous avons rencontré Mme Brodier. C'est avec un calme parfait, et en souriant, que la femme de l'inculpé nous a déclaré ce qui suit :

— On est venu arrêter mon mari dimanche matin, et je puis vous affirmer que j'ignore absolument de quoi on l'accuse. Depuis qu'il était entré au 2<sup>e</sup> bureau du contre-espionnage, il n'a fait qu'accomplir strictement les instructions de son chef, le capitaine Ladoux. Il s'était engagé par simple patriotisme et sa fort modeste solde ne rappelait, ni de près, ni de loin, ses appointements d'avant-guerre, lorsqu'il était caissier du Pari Mutuel. Toujours d'après les ordres du capitaine Ladoux, il s'était rendu actionnaire du Kursaal de Lugano, en Suisse, et la société du Kursaal le nomma administrateur de l'établissement.

« Pendant les six mois qu'il assura cet emploi, il fit de fréquents voyages en Suisse. Parfois je l'y ai accompagné. C'était toujours le capitaine Ladoux qui nous fournissait nos passeports. A la fin du bail de Lugano, le capitaine parla de l'envoyer à Saint-Moritz, dans l'Engadine, mais le projet ne fut jamais réalisé. »

« Mon mari ne s'est rendu à Dijon qu'une seule fois, et ce fut pour y accompagner, sur l'ordre du capitaine, M. Henri Jay. J'ajouterais même qu'à cette occasion la police arrêta M. Jay sous l'inculpation d'espionnage et le maintint en prison pendant sept jours. C'est à n'y rien comprendre. »

### LES AVOCATS

Suzy Depsy et Guillier, son mari, ont choisi comme défenseur M<sup>e</sup> Lucien Leduc ; Brodier, M<sup>e</sup> Marcel Vinçon ; Tremblez n'a pas encore choisi d'avocat.

Nous avons pu joindre M<sup>e</sup> Lucien Leduc, hier soir à 6 heures, au moment où il venait d'avoir au Dépôt avec Suzy Depsy son premier entretien.

— Tout ce que je peux vous déclarer c'est que, malgré la gravité de l'inculpation qui pèse sur ma cliente, elle n'a perdu ni son calme, ni même sa gaieté. Elle proteste hautement de son innocence et, en attendant les événements, elle passe son temps à lire et à faire de la broderie.

## « LES HUNS » à la Comédie-Marigny

Grand branle-bas (nous allons dire branle-bas de combat) à la Comédie-Marigny où l'on répète fébrilement le prochain spectacle. Les Huns, pièce historique, de MM. Abel Deval et Henri Béchard, musique de scène de M. Maurice Fourné.

Nous sommes éblouis dès l'abord par les pittoresques des costumes et l'éclat d'une mise en scène toute nouvelle et particulièrement heureuse. Le spectacle est d'un réalisme brutal vraiment impressionnant.

Mais voici que le texte se déroule et un étonnement inexplicable nous saisit de nous sentir aussi vivement émus par les situations tragiques de cette époque lointaine. Nous sommes bientôt invinciblement attirés. On nous parle de villes dévastées, de conquérants sans pitié, de peuples héroïquement dressés contre l'adversité, de femmes violemment arrachées à leur foyer, de personnalités auxquelles nous sommes immédiatement tenés de donner des noms de la plus grande actualité moderne... et nous nous rendons compte que c'est une angoisse personnelle qui nous étreint ; que, ces événements lointains, nous venons, — nous, ceux du vingtième siècle, — de les revivre.

Nous avons la chance, pendant un entracte, de joindre M. Abel Deval. Deux questions se pressent sur nos lèvres :

— Mon cher directeur, c'est là, n'est-ce pas, une revue des événements actuels présentés sous un vêtement ancien ?

— Quelle erreur est la vôtre... nous répond avec vivacité l'aimable directeur. La pièce que nous montons est seulement historique et c'est bien le cinquième siècle qui a été évoqué devant vos yeux. Fouillez l'histoire, consultez les savants en la matière. Les auteurs défient qu'on leur apporte la preuve qu'ils ont déformé la vérité historique. La ressemblance vous paraît invraisemblable ; elle est historiquement et rigoureusement exacte.

G. GROS.

## LA JOURNÉE JUDICIAIRE

### L'affaire Lenoir-Humbert

Le 3<sup>e</sup> conseil de guerre a reçu, hier, avec ordre d'informer du gouverneur militaire de Paris, le dossier de M. le juge d'instruction Drioux, sur la plainte en chantage, escroquerie et complicité, déposée par Pierre Lenoir contre MM. Humbert et Leymarie, et le capitaine Ladoux. On se rappelle que cette plainte motivait, le 7 décembre 1917, la levée de l'immunité parlementaire à l'égard de M. Humbert.

Hier matin, chez le lieutenant Bondoux, continuation du premier interrogatoire de fond de Pierre Lenoir.

50 CENTIMES LA LEÇON D'ANGLAIS  
par Correspondance  
aux Soldats & S.-O. — PIGIER, rue Roull 53 à PARIS



# LES CONTE D'EXCELSIOR

## L'INVINCIBLE HORLOGER

PAR FRANCIS DE MIOMANDRE

Horloger, fils et petit-fils d'horloger, pendant quarante ans de son existence, M. Robaneau-Luchard avait monté et démonté des rouages de montres dans sa petite boutique de la rue des Saints-Pères. Et il n'avait jamais envisagé d'autres formes à son destin que cette occupation minutieuse, chaque jour d'ailleurs plus fatigante, car on ne saurait croire à quel point il est difficile de manier ces fragiles organismes de cuivre, d'acier, d'or et de rubis, lorsque mille autobus secouent les immeubles et ébranlent le bon vin dans les caves les plus profondes, lorsqu'ils envoient dans les vitres leurs aveuglantes constellations de boue.

Par malheur pour M. Robaneau-Luchard, il y avait dans sa vie quelque chose de plus terrible que les autobus et la boue : il y avait son épouse elle-même, qui avait voué aux pendules et aux chronomètres une haine active, d'autant plus féroce qu'elle demeurait, hélas ! impuissante. Mme Robaneau-Luchard estimait que la vie devait à sa beauté des joies et des triomphes, elle ne comprenait pas que son mari s'obstinât à garder sa boutique et à en tirer de maigres revenus annuels, au lieu tout simplement de la vendre, comme ça, tout de suite et de vivre magnifiquement sur ce capital pendant... mettons trois ans, après lesquels, mon Dieu, bien lancée et célèbre, elle eût facilement trouvé un mari plus reluisant et plus flatteur. Elle ne pardonnait pas au pauvre homme de contrecarrer ainsi, par sa sordide économie, un plan aussi ingénieux. Et elle empoisonnait, savamment, pendant les trente années que dura leur union, la vie conjugale de cet horloger aux vives étroites.

Puis elle mourut, assez sottement d'ailleurs, trois mois avant que M. Robaneau-Luchard eût hérité d'un oncle de Corse qui lui laissait la richesse et l'indépendance. A peine en possession de cette fortune, le légataire, pensant de la sorte exécuter une volonté sacrée de la défunte, vendit son fonds et se retira : non pas à la campagne, car il n'entendait rien à l'agriculture, mais simplement dans la rue Bonaparte, où il parvint à un quartier tout nouveau, et où il trouva, dans une antique maison un peu moisie, un appartement dominant sur un jardin grand comme un billard, mais moins vert, et où les limaces elles-mêmes, percluses de rhumatismes, se traînaient péniblement.

Sur la tombe de la morte, il avait solennellement juré : « Il n'y aura plus une montre chez moi », car, déjà pervers par les mirages du souvenir, il estimait que la malheureuse avait été tuée par ces sordides mécaniques. Et il tint parole. Stouïe, il se servait d'une clepsydre quand il était chez lui — ce qui compliquait bien un peu sa vie domestique — et dehors il consultait les horloges publiques, celles des bureaux de poste, des pharmacies, des cafés. Et peu à peu, d'ailleurs, ses voisins prirent l'habitude de lui confier la réparation de ces instruments de précision. Gentiment, M. Robaneau-Luchard s'exécutait et, par superstition, ne se faisait pas payer. Il éprouvait, à toucher les rouages subtils des pendules et des carrels, une joie un peu tremblante, un peu sadique, comme s'il avait fait là quelque chose en cachette de son irascible épouse, et même, les premiers temps, il n'omettait point d'aller porter sur sa tombe, chaque fois qu'il l'avait ainsi trahie, avec des aiguilles et un cadran, quelque offrande votive et propitiatoire de violettes ou d'immortelles.

Mais, à la longue, les sentiments les plus chevaleresques s'usent, et il vint un moment, où, ivre de perversité et tout à fait oublieux même du remords, M. Robaneau-Luchard négla le chemin du cimetière et se livra tout entier à sa passion bizarre. Il remonta les horloges de toute la rue Bonaparte jusqu'à la place de Rennes et même celles des antiquaires, auxquelles ces coupables manœuvres infusaient ainsi une seconde jeunesse, bien troublante d'ailleurs... Les gens qui le connaissent à cette époque se rappellent un étrange petit vieillard, à la redingote bien brochée, aux yeux vifs, aux gestes fureteurs, qui s'introduisait dans les magasins et les maisons avec l'inquiète rapidité du furet, et qui n'en ressortait que longtemps après, avec l'air béat d'un cocon d'Inde comblé. Il aurait pu continuer ainsi longtemps sa carrière si elle n'avait pas été brusquement interrompue, un soir d'hiver, par un événement fatal. Un de ses collègues de la manille du soir, qui habitait la rue de Lille, le manda par téléphone pour venir remonter une « superbe pendule », qu'il avait depuis vingt ans dans sa famille, et dont c'était le premier caprice. Il faisait froid et très humide, on n'y voyait guère. M. Robaneau-Luchard se trompa de maison et entra, sans plus de malice, dans un magnifique hôtel privé dont les portes étaient ouvertes, et où il rencontra toutes sortes de gens affairés et graves, famille d'un vieux gentilhomme qui venait de mourir, le propriétaire de l'hôtel, Halluciné par sa passion, l'horloger ne voyait rien, ne cherchait à se rendre compte de rien. Simplement, à travers les vastes enfilades de pièces pleines de domestiques défilants et de cousins stupéfaits, il se dirigeait, avec une obstination de tortue vers un salon où il voyait luire l'or d'une pendule de Boule, comme il n'en avait jamais vu. C'est elle, se disait-il, extasié. Qu'elle est belle ! Jamais il n'en ai remonté de plus flamboyante, et il ne prit pas même garde que la salle où il se trouvait alors était celle même où des fleurs de sa chapelle ardente, était étendu avec une dignité suprême. Il saisit la pendule à bras le corps, amoureusement. Ebranlée, elle se mit aussitôt en marche, à la grande indignation de l'héritier, qui, respectueux des rites, l'avait arrêtée lui-même au moment du décès paternel. Il se rua sur l'intrus qui, machinalement, se défendit. Il y eut, entre ces deux hommes qui ne se connaissaient pas, une lutte courte et terrible. L'horloger, plus faible, fut vaincu. Il glissa, s'étala de tout son long sur le parquet et recut alors sur la tête le pesant chef-d'œuvre de cuivre, dont un pied aigu lui entra dans le crâne.

Il n'en mourut point. Mais quand il fut guéri, il fallut le retirer de la circulation et le mettre à l'abri dans une maison de santé. S'imaginant qu'il est devenu saubier, il se croit obligé de passer la moitié du temps debout sur ses pieds, et l'autre sur ses mains, pour « se retourner le sable », dit-il. A part cela, le plus gentil vieillard qu'on puisse voir.

Francis de MIOMANDRE.

5 HEURES DU MATIN

# DERNIÈRE HEURE

5 HEURES DU MATIN

## QUEL EST LE VRAI RÔLE DU MYSTÉRIEUX HENRY JAY

C'est en le surveillant qu'on suspecta Tremblez, Guillier et Suzy Depsy.

C'est à Dijon, nous l'avons dit, où il habitait, que fut arrêté Henry Jay, personnage assez mystérieux que la brigade mobile a le premier soupçonné et surveillé. Ce sont les recherches effectuées autour de lui qui ont permis de découvrir Tremblez, Guillier et Suzy Depsy. Son rôle ne fut pas sans doute un rôle de premier plan, mais, en haut lieu, on ne semble pas mettre en doute son importance.

Henry Jay — qui est marié — occupait un appartement plus que modeste au numéro 9 de la rue Benigne-Frémiot, près de la gare. Ses voisins ne le connaissaient guère que de vue, et notre confrère Maurice Prax, du *Petit Parisien*, n'a pu recueillir qu'avec difficulté des indications sur les moyens d'existence de Henry Jay.

D'aucuns prétendent que c'est un « anti-quaire », mais il n'est point patenté et ne possède aucun magasin.

D'autres affirment qu'Henry Jay est courtier : c'est cette profession qui figure, en effet, à la suite de son nom, sur le Bottin de Dijon. Mais personne ne saurait préciser de quelles espèces de marchandises s'occupait ce courtier. On savait seulement qu'il voyageait beaucoup...

## UNE INTERVIEW DE M<sup>lle</sup> CLARA TAMBOUR

Des allusions, des bruits, des rumeurs, des jeux de mots ont effleuré M<sup>lle</sup> Clara Tambour. Elle était partie, disait-on, pour un lointain voyage. Nous l'avons trouvée chez elle, dans son coquet entresol du quai Voltaire. M<sup>lle</sup> Clara Tambour est émue. Elle parle avec un peu de coton dans la voix. Son visage, arborant de chevelures chataines calaminées, s'anime et se colore d'un rose délicat. Nous nous bornons à enregistrer fidèlement ses propos, puisque, aussi bien, ils sont de brulante actualité.

— Vous me voyez stupéfaite. Je suis de retour à Paris depuis ce matin. Et je passe mon temps à rassurer mes amis. Le téléphone n'a pas cessé de sonner : « Allô ! vous êtes arrivée ? » — « Allô ! comme vous voyez ! » D'abord, ça m'a amusée. Et puis je n'ai plus ri. C'est trop grave, ces affaires-là, et je m'étonne qu'on puisse si facilement répandre de tels bruits.

— Connaissez-vous Suzy Depsy ?

— Pas du tout. Je n'ai jamais été en relations avec elle et je l'ignorais totalement.

— Où étiez-vous ces jours-ci ?

— Ah ! oui, mon grand voyage ! En a-t-on raconté, là-dessus ! On a interrogé ma



M<sup>lle</sup> CLARA TAMBOUR

cuisinière. Ma cuisinière ne fait pas du roman. D'autres en font. On a dit que j'étais partie en automobile avec deux inconnus. De fait, je suis partie samedi pour Rouen avec ma femme de chambre et j'en suis revenue ce matin.

— Avez-vous quelque relation qui ait pu vous faire suspecter ?

— Aucune. Je ne connais et ne fréquente personne, ni dans le monde politique, ni à l'étranger. Je ne reçois de correspondance que de France. Ma vie est ouverte et simple. Je travaille. J'ai donné récemment à Lyon une série de vingt représentations. J'ai joué la *Belle Hélène* et *Monsieur de La Palice*. J'attends un autre engagement en province. Et tout ce bruit fâcheux fait autour de mon nom m'exécède. D'ailleurs, sur le conseil de mon avocat, que j'ai vu cet après-midi même, je demande à tous les journaux une rectification de l'erreur commise. Pour moi, je ne comprends pas que l'on m'ait inquiétée si inutilement et si légèrement.

## LES COMMUNIQUÉS OFFICIELS

### Front britannique

13 HEURES. — Les troupes de Stafford et de Cheshire ont exécuté avec succès, la nuit dernière, au nord de la voie ferrée d'Ypres à Staden, un coup de main qui leur a valu un certain nombre de prisonniers.

Quelque activité des deux artilleries cette nuit, vers La Vacquerie et l'est d'Ypres.

21 HEURES. — Les Portugais ont fait un certain nombre de prisonniers au cours de rencontres de patrouilles.

Aucun autre événement important à signaler, en dehors de la grande activité de l'artillerie ennemie en différents points entre Ribécourt (sud-ouest de Cambrai) et la Scarpe.

Nous avons fait, en février dernier, 312 prisonniers dont 16 officiers et capturé vingt mitrailleuses et un lance-flammes.

AVIATION. — Nos aviateurs ont profité des quelques intervalles de beau temps de la journée d'hier pour faire du réglage et jeter des bombes sur deux dépôts de munitions au sud de Lille et des voies de garage à Courtrai et Deynze (sud-ouest de Gand). Un de nos appareils n'est pas rentré.

A la nuit, ils sont repartis pendant les interruptions de la tempête de grêle. Quatre tonnes d'explosifs ont été jetées sur un important champ d'aviation à mi-chemin entre Tournai et Mons et sur des cantonnements de la région de Douai. Tous nos appareils sont rentrés indemnes.

### Front italien

L'artillerie ennemie, qui s'est montrée plus active dans la matinée d'hier, sur les deux rives de la Brenta, a été énergiquement contre-battue par la nôtre, qui a effectué en outre des concentrations de feux bien réussies sur les troupes adverses, dans le val San-Lorenzo (mont Grappa) et au nord du col della Beretta.

Sur le plateau d'Asiago, des patrouilles, qui avaient pénétré dans les lignes ennemies, ont ramené une grande quantité d'armes et de munitions.

Au nord de Ponte di Piave, une colonne d'autos-camions en mouvement a été atteinte en plein par notre tir.

Le 27, des batteries anglaises ont abattu un avion ennemi qui est tombé en flammes près de Nervesa.

### Front de Macédoine

(28 février). — Actions réciproques d'artillerie à l'ouest du Vardar.

A la suite d'un coup de main dans la vallée de la Struma, un détachement britannique a ramené quelques prisonniers bulgares. Reconnaissances bulgares repoussées sur le front serbe.

Bombardement, par les aviations alliées, des campements ennemis dans la vallée du Vardar et dans celle de la Struma, aux environs de Rupel.

## LE COMTE CZERNIN A EU UNE ENTREVUE AVEC LE ROI FERDINAND DE ROUMANIE

Les conditions des Empires centraux sont draconiennes et ont peu de chances d'être acceptées.

Sur la demande pressante du comte Czernin, le roi Ferdinand de Roumanie a consenti à accorder une entrevue au ministre autrichien qu'il a eu l'occasion de connaître personnellement à Bucarest avant la guerre. Cette entrevue a eu lieu à Bacau c'est-à-dire dans une ville qui n'est pas en territoire envahi.

Rien n'a transpiré, naturellement, de ces conversations. Néanmoins nous savons que les exigences des deux Empires centraux rencontrent dans le gouvernement roumain, tout disposé qu'il est à négocier, des résistances énergiques. Sur la question de Constanza, en particulier, le ministre Averesco paraît résolu à ne pas céder. Mais ce n'est pas seulement la Dobroudja qui est demandée aux Roumains.

L'Autriche demande également des « sécurités militaires » dans les Carpathes. L'Autriche dessinerait une frontière stratégique qui mettrait dans l'avenir la Roumanie à sa discrétion complète.

Le général Averesco ne se résignera pas à désarmer son pays.

### L'entrevue

BERNE, 1<sup>er</sup> mars. — L'agence Wolff transmet, à la date du 28, la dépêche suivante : « Depuis l'arrivée à Bucarest des délégations de la Quadruple des conversations préliminaires ont eu lieu avec le général Averesco. »

Suivant un accord conclu au cours de ces conversations, le ministre des Affaires étrangères, comte Czernin, a eu le 27 février, dans la partie de la Roumanie qui n'est pas occupée, un entretien avec le roi Ferdinand.

Le comte Czernin a fait connaître au roi les conditions auxquelles la Quadruple-Alliance serait prête à conclure la paix avec la Roumanie. Le roi Ferdinand a demandé un court délai pour réfléchir. Ce délai lui a été accordé. De la réponse du roi dépendra la possibilité d'une solution pacifique.

L'entrevue dura environ une heure.

Les interlocuteurs parlèrent sans témoins, dans une chambre d'hôtel. Ils semblaient tous deux très émus en sortant.

### La marche allemande vers Kiev

La progression de l'ennemi n'a pas continué en Esthonie, où les Allemands paraissent occupés à s'organiser et surtout à assurer leur sécurité, mais elle s'est prononcée et étendue dans la direction de l'Ukraine, où les colonnes ennemies ont atteint, au nord de Kiev, Riechitz, à l'endroit où la ligne de Brest-Litovsk à Orel franchit le Dnepr, et, au sud-ouest de la ville, Fastov, sur la voie ferrée qui descend vers la Pologne. En même temps, des troupes autrichiennes, dépassant la frontière de Bukovine, ont atteint Kamenetz-Podolski, en Podolie, Chotin, sur le Dniester, et Novosielki, en Bessarabie.

Les opérations des Allemands ont manifestement pour but l'investissement progressif de Kiev. Celles des Autrichiens intéressent, au moins indirectement, la Roumanie, par l'occupation de territoires qui pourraient

### Le budget de 1918

La Chambre a voté hier les budgets des Transports maritimes et de la Marine marchande, des mines et combustibles, de la Légion d'honneur, de la Caisse nationale d'Épargne, de l'Instruction publique, des chemins de fer de l'Etat, des Postes et Télégraphes, des Colonies, de la Justice et des Finances.

Un certain nombre de chapitres ont été réservés.

M. Aristide Robert, qui paraît s'être approprié le monopole des amendements, a provoqué de vives protestations en demandant la suppression des 300.000 francs alloués pour frais de voyage, de déplacement et de représentation du président de la République. Formellement repoussée par M. Pams, ministre de l'Intérieur, au nom du gouvernement, cette proposition fut rejetée par 385 voix contre 75.

### NOUVELLES BRÈVES

L'affaire Marguillies. — Marguillies vient d'être transféré à Marseille de la prison de Nice.

L'ouverture de la Chambre grecque. — L'inauguration des travaux de la Chambre a eu lieu, hier, à Athènes, au milieu d'une grande solennité. Le roi, qui a prononcé le discours du trône, et M. Venizelos ont été très acclamés.

faire l'objet de tractations ou tout au moins de promesses.

J. V.

### Les bolcheviks de Moscou se prononcent contre la paix

PETROGRAD, 28 février. — Le comité bolchevik de Moscou a fait savoir qu'il est opposé à la conclusion de la paix et qu'il se réserve le droit de ne pas ratifier le traité de paix qui pourrait intervenir entre le gouvernement de Petrograd et les puissances centrales. (Radio.)

### Une bataille paraît imminente en avant de Moscou

PETROGRAD, 1<sup>er</sup> mars. — L'avance allemande continue, malgré les pourparlers de paix. L'ennemi a réuni des forces importantes sur le front d'Orsha. Des milliers d'ouvriers armés arrivent de Moscou et l'on s'attend à une bataille à quelques kilomètres de la ville qui vient d'être évacuée par la population.

Sur une distance de plusieurs kilomètres, les Russes ont creusé des tranchées.

L'armée allemande opérant dans les régions de Vitebsk et de Polotsk essaye de se concilier la population paysanne par toutes sortes de promesses.

### Petrograd résistera jusqu'à la dernière extrémité

LONDRES, 1<sup>er</sup> mars. — Le gouvernement maximaliste a lancé, le 28 février, la proclamation suivante par télégraphie sans fil : « Au prolétariat organisé des défenses de Petrograd et à toutes les forces mobilisées. »

« La capitale devra subir un long siège, mais elle ne capitulera qu'à toute extrémité. Pour résister, Petrograd a besoin de toute l'aide possible en matière d'approvisionnement. Toutes les provinces productrices de grain doivent immédiatement, sans retard, envoyer du pain et d'autres provisions à Petrograd et à Moscou. »

« Agissez énergiquement. »

« Prenez les mesures les plus décisives. »

« Aucun moment ne doit être perdu pour organiser des troupes et les envoyer sur le front. »

### L'ennemi cessera seulement les hostilités lorsque le traité de paix sera signé

STOCKHOLM, 1<sup>er</sup> mars. — Le chef de la délégation russe aux pourparlers de paix, Karahan, adresse le radiotélégramme suivant à « Lenine le Téméraire » : « Nous sommes arrivés à Brest-Litovsk, le 28, à 3 heures de l'après-midi. Aussitôt, à son lieu une conférence au sujet de l'ordre du jour de la séance de demain. »

« A la suite de notre demande relative à la cessation des hostilités qui devrait résulter de l'acceptation de l'ultimatum et de notre arrivée à ce sujet, le parti adverse répondit que la cessation des hostilités n'aurait lieu qu'à partir du moment de la signature du traité de paix, pour la signature duquel le délai de trois jours compte à partir du commencement de la première séance, le 1<sup>er</sup> mars, à 11 heures du matin. » (Havas.)

### Nancy sous les torpilles

NANCY, 1<sup>er</sup> mars. — Dans la soirée du 26 février, de 18 heures à 24 heures, 180 torpilles ont été jetées sur Nancy par une quinzaine de « gothas », causant dans la ville et sa banlieue des dégâts considérables, et, malheureusement, tuant une dizaine de personnes.

Notre confrère l'*Est Républicain* a pu quand même s'imprimer, cette nuit-là, malgré des difficultés matérielles considérables.

### Un député allemand proteste contre les raids aériens

AMSTERDAM, 1<sup>er</sup> mars. — Au cours de la séance d'hier, au Reichstag, le député Schulz a fait entendre une protestation contre les incursions d'avions sur des villes ouvertes qui, a-t-il dit, ne servent qu'à attiser des haines réciproques. L'orateur a demandé au gouvernement allemand de prendre l'initiative de pourparlers tendant à amener un accord international interdisant immédiatement les raids aériens en dehors des zones des armées. « Nous avons bombardé Paris et Londres, a dit M. Schulz, nos ennemis ont bombardé Fribourg et d'autres villes ; nous sommes quittes. Il est temps d'arrêter ces massacres inutiles. » (Radio.)

## LE JAPON SE PRÉPARE-T-IL A INTERVENIR EN SIBÉRIE ?

La décision que va prendre le gouvernement japonais sera bientôt connue.

TOKIO, 1<sup>er</sup> mars. — La déclaration suivante est publiée ici :

L'attention publique est maintenant concentrée sur la nécessité de sauvegarder la paix de l'Extrême-Orient contre la dissémination de l'influence allemande à travers la Sibirie.

Dans certains milieux on craint une action possible de sous-marins et d'aéroplanes allemands opérant de Vladivostok, et cela à une date peu éloignée. L'opinion publique est unanime à reconnaître la nécessité pour le Japon de prendre des mesures immédiates, en vue d'écarter la menace allemande à la paix dans cette région du globe.

On est généralement d'avis que, comme premières démarches dans ce sens, il faut que toutes les mesures nécessaires soient prises rapidement pour empêcher les chemins de fer russes vers l'Extrême-Orient de tomber aux mains des Allemands.

On signale que 200.000 prisonniers autrichiens et allemands en Sibirie ont été libérés et que des armes leur ont été fournies. On estime que cela seul suffit à constituer une menace sérieuse.

Le gouvernement reste silencieux, mais il y a lieu de croire que des préparatifs ont été faits pour permettre à la nation d'être à la hauteur des circonstances, si une action devenait nécessaire.

[Les communications officielles du gouvernement japonais sont empreintes de modération et de prudence. Elles indiquent que le Japon suit attentivement les répercussions de l'anarchie russe en Sibirie, mais qu'il se réserve encore quant aux moyens d'intervention qu'il pourrait être conduit à prendre. C'est une question qui est évidemment à l'étude.]

Au point de vue diplomatique, le Japon, comme nous l'avons annoncé, tient à se mettre d'accord avec les Alliés avant d'agir et nous pouvons dire que les négociations sont en très bonne voie, particulièrement à Washington.

On peut donc considérer que la « décision finale » dont parle la note de Tokio ne saurait tarder à être prise et à être connue.]

## Garros et Marchal à Londres

LONDRES, 1<sup>er</sup> mars. — Les aviateurs Garros et Marchal sont descendus dans un hôtel sous des noms supposés pour ne pas être reconnus, des ordres militaires stricts leur défendant de se laisser interviewer.

## Bourse de Paris du 1<sup>er</sup> Mars 1918

VALEURS	Cours précédent	Cours du jour	VALEURS	Cours précédent	Cours du jour
<b>PARQUET</b>					
5 0/0 non libéré	57 50	57 50	W. (Fin. 1893)	350	350
5 0/0 libéré	57 50	57 50	— 1893	375	375
3 0/0 non libéré	71 10	71 15	— 1893	396	394 50
3 0/0 libéré	71 10	71 15	— 1893	406	404 50
3 1/2	89 50	89 50	— 1893	416	414 50
4 1/2	92 25	92 25	— 1893	426	424 50
4 1/2	92 25	92 25	— 1893	436	434 50
4 1/2	92 25	92 25	— 1893	446	444 50
4 1/2	92 25	92 25	— 1893	456	454 50
4 1/2	92 25	92 25	— 1893	466	464 50
4 1/2	92 25	92 25	— 1893	476	474 50
4 1/2	92 25	92 25	— 1893	486	484 50
4 1/2	92 25	92 25	— 1893	496	494 50
4 1/2	92 25	92 25	— 1893	506	504 50
4 1/2	92 25	92 25	— 1893	516	514 50
4 1/2	92 25	92 25	— 1893	526	524 50
4 1/2	92 25	92 25	— 1893	536	534 50
4 1/2	92 25	92 25	— 1893	546	544 50
4 1/2	92 25	92 25	— 1893	556	554 50
4 1/2	92 25	92 25	— 1893	566	564 50
4 1/2	92 25	92 25	— 1893	576	574 50
4 1/2	92 25	92 25	— 1893	586	584 50
4 1/2	92 25	92 25	— 1893	596	594 50
4 1/2	92 25	92 25	— 1893	606	604 50
4 1/2	92 25	92 25	— 1893	616	614 50
4 1/2	92 25	92 25	— 1893	626	624 50
4 1/2	92 25	92 25	— 1893	636	634 50
4 1/2	92 25	92 25	— 1893	646	644 50
4 1/2	92 25	92 25	— 1893	656	654 50
4 1/2	92 25	92 25	— 1893	666	664 50
4 1/2	92 25	92 25	— 1893	676	674 50
4 1/2	92 25	92 25	— 1893	686	684 50
4 1/2	92 25	92 25	— 1893	696	694 50
4 1/2	92 25	92 25	— 1893	706	704 50
4 1/2	92 25	92 25	— 1893	716	714 50



## LES COURS

— LL. MM. le roi Albert et la reine Elisabeth sont rentrés au front belge, pour y reprendre leur mission, le roi auprès de ses soldats, et la reine dans les hôpitaux et dans d'autres œuvres de charité.

Après leur visite au front italien, les souverains ont passé huit jours en famille, dans une villa de Menton, avec le jeune prince Léopold et la princesse Maria-José, amenée de Florence.

Cette courte absence est la première que le roi et la reine ont pu faire depuis les trois ans et demi qu'ils mènent au front belge leur vie de devoir et de bienfaisance, tenant à donner à tous l'exemple de la soumission aux rigueurs de la guerre.

## CORPS DIPLOMATIQUE

— Le prince Antoine Bibesco, premier secrétaire de la légation de Roumanie à Londres, quittera prochainement l'Angleterre pour une mission aux Etats-Unis.

## INFORMATIONS

— L'état du prince Jérôme Murat est plus satisfaisant.

— Du Havre nous apprenons que la baronne de Wykersloot, belle-sœur du baron de Broqueville, chef du gouvernement belge, vient d'être arrêtée pour crime de patriotisme.

— Lord Willingdon, gouverneur de Bombay, victime d'un accident de cheval et sérieusement blessé, est en bonne voie d'amélioration.

— Du Cap-Ferrat on écrit que le médecin général Stainforth, directeur de l'hôpital belge du Cap-Ferrat, et le médecin de bataillon Demolin, attaché au même hôpital, ont rendu visite au général Lémair. Ils espèrent que les forces du grand héros reviendront rapidement.

## MARIAGES

— Jeudi à eu lieu, dans la plus stricte intimité, en la chapelle du château d'Annel, où est installée l'ambulance des Alliés, le mariage de Mme Julia Catlin-Park, directrice de l'ambulance, décorée de la croix de guerre, avec le général Taufflieb, commandeur de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre, commandant un corps d'armée.

— En l'église Saint-Pierre de Chaillot vient d'être béni, dans l'intimité, le mariage de M. Auguste Argenti, fils de M. L.-L. Argenti, décédé, et de Mme, née Ralli, avec Mlle Suzanne Himely fille de M. F.-H. Himely et de Mme, née Macfarlane.

## DEUILS

— Nous apprenons la mort :

De Mme de Baudesson, veuve de l'ancien président à la Cour de Paris ;

De l'intendant militaire des troupes coloniales Mathis, du cadre de réserve, commandeur de la Légion d'honneur, qui vient de succomber à Toulon ;

De Mme Raimond Heulin décédée à quarante-neuf ans. Elle était la belle-mère de M. Henri Grosz, secrétaire du Jockey-Club, et la grand-mère de M. Pierre Pradier ;

De docteur Alexandre Baréty, chevalier de la Légion d'honneur, administrateur des hospices civils de Nice, ancien vice-président du conseil général des Alpes-Maritimes. Le défunt laisse deux fils mobilisés : M. Léon Baréty, chef adjoint du cabinet du président de la Chambre des députés, et M. Henry Baréty, sergent d'infanterie, prisonnier en Allemagne.

## BIENFAISANCE

— Une grande matinée artistique, sous la présidence de MM. E. Herriot, sénateur, ancien ministre, maire de Lyon, et J.-M. Baldwin, professeur à l'Université de Baltimore, correspondant de l'Institut de France, aura lieu demain, 1, rue Rouget-de-l'Isle, à 2 h. 3/4, au profit des Etudiants serbes prisonniers de guerre.

Prière d'adresser les avis de Noces, Mariages, Décès, etc., à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière. Téléphone Central 52-11. Bureaux : 9 à 6 heures ; dimanches et fêtes, 11 à 12 heures ; 5 à 6 heures. Prix spéciaux consentis à nos abonnés.

## "BRETTELLES GALLIA"

La documentation sur la guerre la plus complète et la plus exacte est fournie par la collection "Bretelles Gallia". Demander conditions spéciales à nos bureaux.

BRIDGE Leg. partic. et collect. Prof. Lowell, 16, r. L.-Byron (99), rec. dim. merc. et vend. 3 à 5

## Maladies de la Femme

La femme qui voudra éviter les Maux de tête, la Migraine, les Vertiges, les Maux de reins et autres maux qui accompagnent les règles, s'assurer des époques régulières sans avance ni retard, devra faire un usage constant et régulier de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

De par sa constitution, la femme est sujette à un grand nombre de maladies qui proviennent de la mauvaise circulation du sang. Malheur à celle qui ne se sera pas soignée en temps utile, car les pires maux l'attendent. La

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

est composée de plantes inoffensives sans aucun poison, et toute femme soucieuse de sa santé doit, au moindre malaise, en faire usage.

Son rôle est de rétablir la parfaite circulation du sang et de décongestionner les différents organes.

Elle fait disparaître et empêche, du même coup, les Maladies Intérieures, les Métrites, Fibromes, Tumeurs, Cancers, Hé-morrhagies, les Varioles, Phlébites, Hémorroïdes, sans compter les Maladies de l'Estomac, de l'Intestin et des Nerfs, qui en sont toujours la conséquence. Au moment du Retour d'Age, la femme devra encore faire usage de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

pour se débarrasser des Chaleurs, Vapeurs, Etouffements et éviter les accidents et les infirmités qui sont la suite de la disparition d'une formation qui a duré si longtemps.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY se trouve dans toutes les Pharmacies, à la Paroisse Mag. DUMONTIER, à Rouen.

franco contre mandat-poste adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

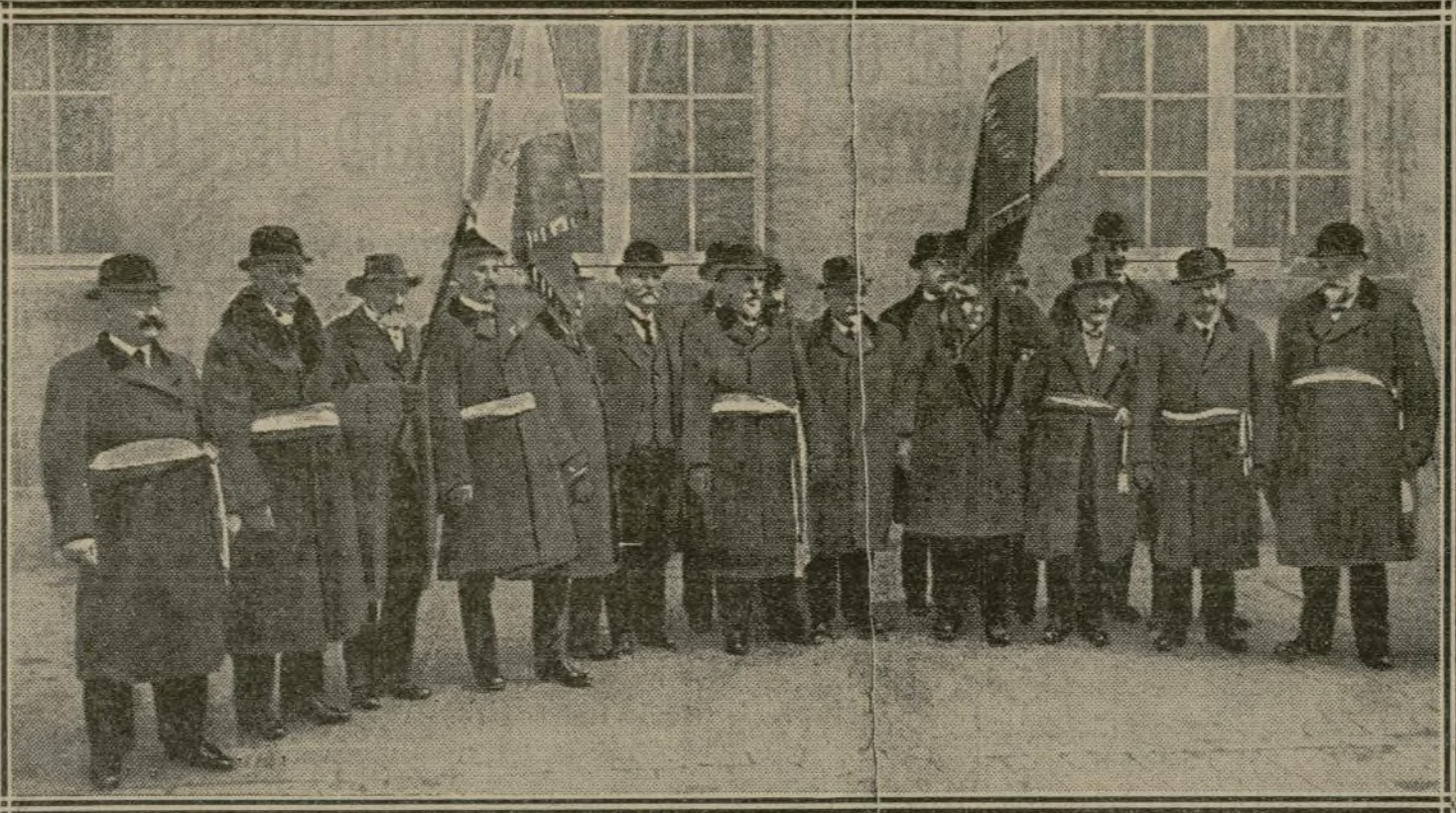
Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt.

Bien exiger la Véritable

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

avec la signature Mag. DUMONTIER

(Notice contenant renseignements gratuits) 285

EXCELSIOR  
LES MAIRES DE L'ALSACE RECONQUISE A LA SORBONNE

LES VOICI POSANT DEVANT L'OBJECTIF D' "EXCELSIOR" AVANT LA CEREMONIE D'HIER

Pour donner plus de solennité encore à la cérémonie commémorative de la protestation de l'Alsace-Lorraine, les maires de l'Alsace reconquise avaient tenu à faire le voyage de Paris. Ils ont trouvé, à la

Sorbonne, la place d'honneur qui leur était due et ils n'ont pas été les derniers à applaudir la péroraison du discours de M. Pichon, promettant le retour à la France des pays ravés il y a 47 ans.

## B L O C - N O T E S

UN de mes amis vient de faire installer un cinéma chez lui ; il dit que, comme ça, du moins, il pourra choisir ses films : tandis que dans les établissements publics on lui en tourne une bonne partie de si superlativement idiots que ça lui donne l'envie de mourir tout de suite.

Ca, c'est son opinion personnelle. L'important de l'affaire, c'est que l'installation de son cinéma à domicile ne lui coûte que quelques centaines de francs. Tout l'appareil tient sur une petite table, et, quant à l'éclairage, la canalisation électrique de sa maison y suffit sans transformation.

Je voudrais bien savoir pourquoi les écoles — les écoles primaires et les lycées, toutes nos écoles, enfin — ne feraient point ce qu'un simple particulier vient de faire ?

On commence à agiter la question ; mais la solution proposée est si timide et si insuffisante ! On se contenterait de « rouler à cinéma » qui transporterait de place en place des films patriotiques.

Evidemment, ce serait toujours mieux que rien, mais encore si peu de chose ! Ce qu'il faudrait, c'est que le film cinématographique fût partie régulièrement, quotidiennement, du matériel scolaire, de la même façon et au même titre que les grammaires ou les manuels d'histoire. Ce qu'il faudrait, c'est que régulièrement, quotidiennement, les leçons de choses et les leçons d'histoire fussent illustrées au moyen du cinéma.

Rien ne se grave plus profondément dans l'esprit — surtout dans des esprits d'enfants — que le souvenir « des formes en mouvement ». C'est pour ce motif, d'ailleurs, que le cinéma peut être, au point de vue des suggestions qu'il opère, le pire ou le meilleur des spectacles. Il s'agit de savoir s'en servir, voilà tout.

Je pense souvent aux films étonnants qu'on pourrait « tourner » sur l'histoire de France. A cet égard, les scènes de la Ligue, de Vitet, devraient servir de scénarios pour cette époque et de modèle pour les autres scénarios à établir. Je suppose qu'il faudrait d'abord, avec très peu d'explications, faire défiler ces spectacles animés devant les écoliers. Le lendemain, on leur raconterait « des histoires » à propos de ces spectacles. Vous verriez alors comme tout cela se fixerait dans leur cervelle et comme leur curiosité serait éveillée ! Ayant vu, ils liraient l'histoire comme un journal du jour.

Et tout cela n'est pas très coûteux à réaliser, si je ne me trompe.

Pierre MILLE.

## Sous les sacs

On achève de protéger sous une épaisse carapace de sacs la glorieuse Marseillaise de l'Alsace.

Mais l'on ne prend nul souci des trois autres groupes qui décorent les jambages de l'Arc de Triomphe. On a raison. Ils ne valent pas les gros sous qu'on dépenserait pour les mettre à l'abri. Tous les Parisiens pourront bientôt distinguer facilement les chefs-d'œuvre de ce que les rapins appellent des navets. Ils sauront que ce qu'on leur cache mérite d'être vu et que ce qu'on leur laisse voir n'est pas digne d'arrêter leur attention.

Les deux groupes, très médiocres, qui regardent l'avenue de la Grande-Armée représentent la Résistance et la Paix. Ils sont

## BRIQUETTES !

chez vous av. v<sup>e</sup> poussiers à forfait, min. 4 ton. Entreprise Decauville, 33, bd Saussaye, Neuilly, offre une forte presse Dupuy, à vendre ou louer, pour fabriquer les briques de 3 à 5 kg par jour.

## ROSES D'HORTYS le Parfum de la Fleur

FORCES INCONNUES

Avec la RAYONNANTE, expédiée à l'essai, vous pouvez soumettre une personne à votre volonté, même à distance. Dem. à M. STEFAN, 92, Bd St-Marc, Paris 10e (M<sup>o</sup> 1471)

## PNEUS A CORDES

PALMER

CREATEURS DE LA CHAPE TROIS NEUVES 1

24, boulevard de Villars, Levallois-Perret (Seine)

d'un nommé Etex, qui fut un des plus notoires pompiers de l'Institut. Du côté des Champs-Élysées, le groupe qui fait pendant à celui de Rude figure l'Apothéose de Napoléon 1<sup>er</sup>. Il est de Cortot, autre pompier dont la renommée a sombré dans l'oubli.

On se demande pourquoi les quatre groupes ne furent pas exécutés par François Rude, dont le génie déjà s'imposait à ses contemporains.

Ils lui avaient été commandés. Il avait même dessiné le croquis d'une composition tragique dont le sujet était la Retraite de Russie.

Mais le petit père Thiers, qui était ministre, et qui n'espérait pas le rester éternellement, voulait hâter les travaux pour que le monument fût achevé avant la chute de son cabinet. Il désirait se réserver la gloire d'inaugurer l'Arc de Triomphe.

Par ambition politique il commit donc l'iniquité de retirer à Rude les trois quarts de la commande et de confier à Etex et à Cortot une tâche fort au-dessus de leur talent.

Maintenant que la Marseillaise est volée, ce qui reste visible sur l'Arc de Triomphe, c'est la vilaine action du petit père Thiers.

## Leopard's Club

L'escadron d'aviation dite des Léopards, qui compte 70 citations, dont 35 depuis avril dernier, et qui tout entière vient d'être citée à l'ordre de l'armée, nous annonce la création du Leopard's Club.

La durée du Leopard's Club est limitée à celle de la guerre. Le siège est aux armées. Les membres du groupement auront à leur disposition : livres, journaux, revues. Ils se réuniront pour banqueter aussi souvent qu'il sera possible. Admirable programme !

Nous adressons toutes nos félicitations à la vaillante escadron. Nous lui présentons nos meilleurs vœux pour la prospérité de son club où se maintiendra le merveilleux moral de cette belle unité.

Mais nous souhaitons au Leopard's Club une vie brève, puisqu'elle doit se terminer au moment même où la Victoire ailée nous apportera la paix.

## LE KAISER-CABOT

Lenine et Trotsky crient à tue-tête qu'ils en passeront par tout ce que voudra l'Allemagne. Mais cela ne suffit pas à Guillaume II.

Ses troupes continuent d'avancer. Le kaiser a son idée. Il songe à une belle entrée triomphale à Saint-Petersbourg. « Qualis artifex ! » s'écriait Nérone. Guillaume II pourrait en dire autant.

Les Allemands nous accusent bien souvent d'être frivoles — viffoles — et d'aimer la parade. Ils opposent notre prétendue fantaisie à la solidité de leur force et de leurs méthodes. Ils nous reprochent d'être des cabotins.

Mais qui donc est plus « M-as-tu-vu » que leur empereur ?

Dans sa conduite, presque tout s'explique par le cabotage. Esbroufer, c'est sa manie !

Les atrocités inutiles en Belgique, au début de la guerre, les exécutions en masse de civils inoffensifs, les villes incendiées, les villages rasés : sinistre cabotage.

Les zeppelins, les gothas, cabotage atroce, mais simple cabotage, au fond ; car à quoi cela sert-il ?

Le stupide vandalisme contre la basilique de Reims : infernal cabotage.

Pour assainir la bouche, Raffermer les dents déchaussées, Calmer les gencives douloureuses, le Coaltar Saponiné Le Beuf est un produit de premier choix.

Se méfier des imitations que le succès de ce produit bien français a fait naître.

DANS LES PHARMACIES

SAUCISSON 1<sup>er</sup> ch. sec. sans ail. Colis postal de 3 k. domicile 27 fr. 5 k. 44 fr. 10 k. 86 fr. mandat TERGUER, 13, r. Arriol, Toulouse.

Le gérant : VICTOR LAUVERNAT.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

Esbroufer, encore esbroufer, toujours esbroufer !

Le kaiser-cabot entrera donc à Saint-Petersbourg.

Que ne demande-t-il à Max Reinhardt, le célèbre metteur en scène, de régler la solennité ? On imagine fort bien cette cérémonie. L'empereur, vêtu à la romaine, aura fait raser pour la circonstance ses moustaches en croc.

Il se tiendra debout sur un quadriga doré traîné par quatre chevaux blancs.

On supprime le joueur de flûte qui dans les triomphes antiques rappelait au vainqueur qu'il était mortel. Guillaume II n'aime probablement pas ce genre de plaisanterie.

Il faudra des personnages de bonne volonté pour figurer les captifs enchaînés. Au fait, ils sont tout trouvés ! Lenine et Trotsky ne demanderont pas mieux, sans doute, que de se laisser charger de fers et de suiver, pieds nus, le char resplendissant du kaiser-cabot. — PAUL GSELL.

## Billets de faveur

L'auteur de Deburau, qui dépouille hebdomadairement son courrier devant le public, écrit dans sa plus récente chronique : « Cette idée qu'on peut aller parfois au théâtre à l'œil est vraiment étrange. Et cependant, les mêmes personnes qui ont cette prétention n'oseraient pas demander à leur créancier de leur donner pour rien deux sous de fromage râpé. » Ainsi le roi des Funambules appuie de toute son heureuse autorité la campagne menée contre le billet de faveur, ce « microbe du théâtre », comme dit M. Alphonse Franck, dans une déclaration affichée, pour la propagande nécessaire, à côté de tous les guichets de location.

Un mot du même Sacha Guitry. Quelqu'un insistait timidement pour obtenir deux fauteuils. « Je ne vous comprends pas. Moi j'ai l'habitude de payer partout où je vais... C'est si simple de payer ses places ! Une pause et, beaucoup plus doucement, pour conclure : « Quand on a de l'argent ! » Ce disant, il griffonna sur sa carte le « Bon pour deux places ».

Il y a fagot et fagot

Dans la cour du Palais de Justice, des curieux fortement intrigués suivent les moindres mouvements de débardeurs qui viennent de déposer un immense coffre-fort au pied d'un escalier de pierre.

Le coffre d'Humbert, affirment ceux qui veulent paraître bien renseignés. Devant tant d'assurance, comment ne pas ajouter foi à l'information !

Mais, d'un brusque heurt, la porte du coffre s'ouvre : le meuble est vide !

C'est le coffre de la mère Humbert ! s'écrie un gamin. Celui de l'autre est plus plein que ça.

Joyeuse évocation d'un retentissant procès ! Renseignement pris, le coffre-fort était destiné à l'un des juges d'instruction.

## LE PONT DES ARTS

Aujourd'hui paraît en librairie : Léon Daudet, son caractère, ses romans, sa politique, par Robert Guillou.

M. Albert Mockel, qui fut l'ami de Verhaeren, était particulièrement désigné pour se charger du soin pieux d'écrire une monographie sur ce grand poète, trop tôt arraché à notre admiration.

LE VAILLEUR.

## VILLEGIATURES

La Mer

BEAULIEU S.-MER. L'Hôtel Métropole ouvert. Vaste parc. Bd Mer.

La Côte d'Azur

CAP-D'ANTIBES LE GRAND HOTEL 64 parc. Sér. trans.

NICE RIVIERA-PALACE

CIMIEZ

SEJOUR IDEAL. Parc de 30.000 mètres. service d'autobus entre l'Hôtel et le Casino.

SEJOUR IDEAL. Parc de 30.000 mètres. service d'autobus entre l'Hôtel et le Casino.

SEJOUR IDEAL. Parc de 30.000 mètres. service d'autobus entre l'Hôtel et le Casino.

SEJOUR IDEAL. Parc de 30.000 mètres. service d'autobus entre l'Hôtel et le Casino.

SEJOUR IDEAL. Parc de 30.000 mètres. service d'autobus entre l'Hôtel et le Casino.

SEJOUR IDEAL. Parc de 30.000 mètres. service d'autobus entre l'Hôtel et le Casino.

SEJOUR IDEAL. Parc de 30.000 mètres. service d'autobus entre l'Hôtel et le Casino.

SEJOUR IDEAL. Parc de 30.000 mètres. service d'autobus entre l'Hôtel et le Casino.

SEJOUR IDEAL. Parc de 30.000 mètres. service d'autobus entre l'Hôtel et le Casino.

SEJOUR IDEAL. Parc de 30.000 mètres. service d'autobus entre l'Hôtel et le Casino.

## THÉÂTRES

Comédie-Marigny. — A 2 heures, répétition générale (sur invitations) de : Les Huns, pièce historique en 3 actes, de MM. Abel Deval et Henri Béchade, musique de scène de M. Maurice Fournet. Ce soir, à 8 h. 45, première représentation.

Caumartin. — Auj. mat. à 2 h. 45. C'est la Noubia ! (60<sup>e</sup> représentation). T. 1. s<sup>r</sup>, 8 h. 45.

Electric-Palace, 5, boulevard des Italiens. Spectacle de 2 h. à 11 h.

## Il faut aller voir

Au Théâtre FEMINA

la mise en scène prodigieuse

de la Grande Revue « CHUT ! »

et RÉGINA BADET

DEMAIN MATINÉE ET SOIRÉE

EN MATINÉE POPULAIRE

Aux FOLIES-BERGÈRE

Fauteuils : 1, 2 et 3 francs

GROCK dans les TÊTES DE TURC de BARRERE

Miles NAPIERKOWSKA et DEVILDER dans la Fleur mystérieuse

IMPOSSIBLE

de résister au fou rire que déchaîne

A BATA-CLAN

le décapant tableau de PANACHOT

avec sa merveilleuse mise en scène

La Grande Revue « C'EST ÇA ! »

DEMAIN MATINÉE

AU CASINO DE PARIS

TOUS LES SOIRS

GABY DESLYS

et HARRY PILCER

ROSE AMY

PRETTY MYRTILL MAGNARD

et BOUCOT

300 ARTISTES 800 COSTUMES

dans la MERVEILLEUSE REVUE qui

PEUT ÊTRE VUE PAR TOUT LE MONDE

PROMENOIR : 3 francs

La Journée :

Opéra, 7 h. 30, Thaïs.

Comédie-Française, 7 h. 45, Lucrèce Borgia.

Opéra-Comique, 1 h. 30, le Roi d'Ys, Cavalleria rusticana ; 7 h. 30, les Contes d'Hoffmann.

Odéon, 2 h., Fromont jeune et Risler aîné ; 8 h., Pelléas et Mélisande.

Gaité-Lyrique, 8 h., le Prophète.

Vauvilliers, 8 h. 30, Deburau (Sacha Guitry).

Porte-Saint-Martin, 8 h. 15, Un soir au front.

Anioun, 7 h. 45, Antoine et Cléopâtre.

Trion-Lyrique, 2 h. 15, le Directeur de théâtre, l'Œuvre du Caïre ; 8 h., la Poupée.

Châtelet, 8 h., la Course au bonheur.

Sarah-Bernhardt, 8 h. 30, les Nouveaux riches.

Variétés, 8 h. 15, Mon Bébé.

Th. Réjane, 8 h. 15, Zaza, Une jeune Yvon.

Apollo, 8 h. 30, l'Affaire du Central Hotel.

Palais-Royal, 8 h. 30, le Compartiment des dames seules.

Gymnase, 8 h. 30, Kiki.

Athènes, 2 h. 30 et 8 h. 30, la Dame de chambre.

Bouffes-Parisiens, 8 h. 30, Mon jeudi.

Renaissance, 8 h. 30, Xanthe chez les courtisanes.

Cluny, 8 h. 30, la Puce à l'oreille.

Nouvel-Ambigu, 8 h. 30, le Train de 8 h. 47.

Edouard-VII, 8 h. 45, la Petite bonnie d'Abraham.

Femina, 8 h. 30, Chut ! revue Régina Badet.